

**Le voyage en Angleterre**  
**de René-Joseph-Hyacinthe BERTIN**  
**(1767-1827)**  
**Docteur de Montpellier \***

par P. HUARD et M.-J. IMBAULT-HUART

R.J.H. Bertin appartenait à une famille médicale de la région rennaise.

Son père, Exupère-Joseph Bertin (1712-1781), célèbre anatomiste, membre de l'Académie des Sciences, a donné son nom au ligament antérieur de l'articulation de la hanche, aux colonnes du parenchyme rénal et à des cornets sphénoïdaux. Il étudia également la circulation sanguine des fœtus.

Il avait un neveu, Jean-Marie Bertin (1774-1839), ami de Laennec. Il dirigea l'École de Médecine de Rennes, de 1836 à sa mort (1).

René-Joseph Bertin naquit le 11 avril 1767 à Gahard, près de Rennes, où son père s'était retiré. Il fit ses humanités à Rennes et une partie de ses études médicales à Paris. Docteur de Montpellier en 1791, il se réfugia (comme tant d'autres) dans la médecine militaire (1793). En 1798, il fut désigné pour occuper le poste d'inspecteur permanent des prisonniers français en Angleterre, confié à un agent du gouvernement français, distinct des services diplomatiques, dépendant d'un Commissaire résidant à Londres. Cette création avait été imposée par le nombre toujours croissant des prisonniers faits au cours des nombreux combats entre la flotte française et la flotte britannique.

Internés sur des pontons (*prison's ships*) tristement célèbres, ils avaient besoin de l'intervention constante d'un compatriote, autant que possible médecin.

---

(\*) Communication présentée à la séance du 27 octobre 1973 de la Société Française d'Histoire de la Médecine.

Aussi le Directoire avait-il fini par signer, avec le gouvernement anglais, un accord aux termes duquel chaque puissance se chargeait du traitement, de la nourriture et de l'entretien des prisonniers. Cet accord devait d'ailleurs être rapidement dénoncé. Il défavorisait les Français qui avaient le nombre de prisonniers le plus élevé et le plus préoccupant. Aussi était-il prévu que la mission française serait une mission sanitaire composée d'un médecin et d'un chirurgien et qu'elle serait chargée de l'inspection du service de santé et du service administratif des formations sanitaires réservées aux Français.

La première mission médicale fut constituée par deux officiers de santé de la Marine, très compétents, Billard (2) et Pierre Le Fort (1767-1843), deux fois prisonnier des Anglais (3).

Au bout de sept mois Billard, après avoir inspecté les hôpitaux de Stepleton et de Chatham, demanda son retour en France.

C'est alors que Coulomb (1756-1841), inspecteur général du Service de Santé de la Marine et des Colonies, sur la recommandation de Villiers (1739-1812), le remplaça par Bertin qui avait acquis une sérieuse expérience de la médecine militaire en Bretagne, en Italie et en Allemagne. Il quitta Paris le 1<sup>er</sup> Floréal an VII (20 avril 1799) et revint au début de Frimaire an VIII (décembre 1800).

En l'an IX (1801) il publia un court récit de voyage (4) devenu introuvable. Il se compose de trois parties : un avant-propos, un journal de voyage et un rapport médical à Coulomb.

Le voyage d'aller conduisit Bertin de Paris à Gravelines d'où il embarqua pour arriver à Douvres, le 23 mai 1799. Il se rendit ensuite à Londres où il habita à Oxford street. Il apprit alors qu'il aurait à s'occuper de 32 000 prisonniers dont 800 enfants (c'est-à-dire des mousques âgés de moins de 16 ans), répartis, soit sur des pontons (*prison's ships*), soit dans des prisons à Porstmouth, Plymouth, Catham, Norman-Cross, Liverpool, Stepleton (près de Bristol) et Edimbourg.

Après quelques jours passés à Londres, en pleine liberté, il partit pour Plymouth où il fut assigné à résidence dans des limites étroites. Il s'aperçut que sa correspondance officielle était « commentée et modifiée par des notes plus ou moins ridicules que le surintendant des prisons se permettait d'y ajouter sans le prévenir ». Il pria aussitôt le gouvernement français, qui ne semble pas lui avoir répondu, d'accepter sa démission.

Quoiqu'il en soit, la plus grande partie de son séjour se passa à Plymouth avec un court voyage à Norman-Cross.

Il fut en contact avec trois sortes de Français, des vieux réfugiés protestants, les émigrés récents et des prisonniers, et il essaya de se documenter autant qu'il le pouvait sur l'état de la médecine et des médecins en Angleterre.

Ses relations avec ses compatriotes furent généralement bonnes. Il provoqua toutefois un incident en allant voir une de ses parentes, qui avait dû, pour vivre, devenir la femme de chambre de la nièce de l'archevêque de Narbonne. Celle-ci congédia sur-le-champ sa domestique, coupable d'avoir reçu chez elle un « jacobin » et un « scélérat ».

Bertin est généralement satisfait de ses rapports avec les Anglais, encore qu'il ait dû trop souvent graisser la patte des agents des douanes et des hôteliers pour obtenir son dû. Mais il ne fut jamais traité de *french dog*, « la moindre injure que puisse recevoir un Français ». Il compare d'ailleurs ses impressions à celles de son compatriote Chateaubriand ; il se sent « dans un monde nouveau », très différent du sien mais dont il apprécie très objectivement les avantages et les inconvénients.

Grâce à la réputation de son père, il put rencontrer des personnalités importantes, comme Sir Joseph Banks (1743-1820), président de la "Royal Society", Simmons (1750-1813), l'ami et le correspondant de Jacques Tenon (5) (1724-1816) dont le célèbre voyage en Angleterre n'était pas oublié, J. Igenhous (1730-1799), etc. Il fut extrêmement bien reçu et put visiter quelques hôpitaux (Guy, Saint-Thomas, Saint-Luc). Dans ce dernier, il vit un médecin français à qui l'on avait annoncé que sa femme, restée en France, avait divorcé. Une lettre de celle-ci, lui affirmant le contraire, produit chez lui un choc si brusque qu'il devint fou et mourut peu après. Bertin étudie la pratique médicale anglaise et commence à rédiger un parallèle entre Cullen, Brown et E. Darwin. La façon dont le pouls est compté, à l'aide d'une montre à secondes, plus perfectionnée que l'instrument de Sir John Floyer (6), l'étonne. Elle ne lui semble pas supérieure à la façon française de tâter le pouls et elle lui paraît une façon, quelque peu charlatanesque, d'impressionner le client, surtout lorsque la montre est en or. Il proteste, enfin, contre la façon dont les Anglais se flattent d'être à la pointe des sciences et considèrent que « la médecine française est encore dans l'enfance ».

Nous en venons maintenant à la mission officielle dont était chargé Bertin avec Le Fort. Celui-ci s'occupait des soins chirurgicaux, des détails administratifs et de la direction d'une école qu'il avait créée pour instruire les 800 mousmes prisonniers de guerre. Elle était installée en rade de Plymouth, à bord de l'*Europe*. Bertin se chargeait des soins médicaux et apprenait l'anglais que son collègue possédait très bien. Tous deux avaient à soutenir le moral des prisonniers atteints de « nostalgie » avec tendance au suicide. A ce point de vue, l'annonce des victoires françaises sur le continent et, particulièrement, celle de Masséna en Suisse, avait souvent un effet extraordinaire.

La nourriture devint un sujet de très graves préoccupations, lorsque la difficulté de transférer en Angleterre les fonds nécessaires au paiement des factures des fournisseurs devint de plus en plus grande. Dès lors, Bertin et Le Fort furent dans l'impossibilité de faire respecter les clauses du contrat et les fournisseurs en profitèrent pour donner du pain de mauvaise qualité ; quand les prisonniers le refusaient, aux termes du contrat, on ne le remplaçait pas. Le commissaire français à Londres fit tout ce qu'il put pour pallier cet état de choses. Il obtint même de l'Amirauté anglaise une avance de 15 000 livres sterling. Mais cette somme était insuffisante. Dans ces conditions, le gouvernement français (Consulat), revenant sur les accords antérieurs, décida que l'entretien des prisonniers respectifs des deux nations serait à la charge du pays où ils étaient détenus et il rappela Bertin, toutes mesures qui ne pouvaient qu'aggraver le régime alimentaire des prisonniers.

Les malades étaient hospitalisés à bord du ponton hôpital le *Caton* où ils avaient « des aliments et des remèdes de la meilleure qualité », grâce au chirurgien-chef Mein « qui a soutenu par ses avances et par son crédit l'existence de nos malades et le service de santé... Il venait souvent me consoler dans ma captivité... Il a été pour mon prédécesseur Billard, pour Lefort et pour moi un autre père », écrit Bertin.

Dans l'ensemble, l'état sanitaire n'était pas aussi mauvais qu'on aurait pu le croire puisque, sur 10 000 hommes détenus à Plymouth, il n'en mourut que 36 en six mois.

Hors les troubles dépressifs (auxquels nous avons fait allusion plus haut), les principales maladies observées chez « ces infortunés, aigris par le malheur, affaiblis par une mauvaise nourriture et effrayés des bruits semés par la malveillance » furent : la phtisie pulmonaire, les fièvres intermittentes, les maladies asthéniques, les séquelles des maladies vénériennes, etc. Bertin pense que beaucoup de troubles sont dus à ce que les Anglais nomment le froid (*cold*). D'où l'utilité de la thérapeutique tonique et fortifiante de Brown et l'intérêt d'une bonne hygiène vestimentaire. Bertin croit que la phtisie pulmonaire peut être « l'effet de la répercussion de la gale et des dartres ». Il se flatte d'avoir guéri « deux jeunes militaires menacés de pulmonie après une galle répercutée, en leur faisant gagner de nouveau la galle par le moyen de chemises ayant servi à des personnes attaquées par cette maladie ».

Avant rédigé ces lignes au début de l'an VIII, Bertin craignit d'embarquer à Plymouth, directement pour la France. Il réussit à revenir quelques jours à Londres pour visiter les hôpitaux et il gagna ensuite Douvres, au moment où le courrier français apportait en Angleterre les propositions de paix du Premier Consul. Peu après, il débarquait à Calais.

Bertin (dit l'Anglais) devint ensuite médecin de l'hôpital Cochin et de l'hôpital des vénériens, professeur à la Faculté de Médecine de Paris et membre de l'*Académie Royale de Médecine*, à sa création en 1820.

Avant de siéger dans cette Académie il avait été membre de l'éphémère *Académie de Médecine de Paris* (1803-1809), fondée par Guillotin (1738-1814).

Pour juger la valeur du témoignage de Bertin, il faut le comparer :

1) à ceux de ses confrères français contemporains, venus en Angleterre à titre de touristes médicaux, comme le doyen V. Broussonnet (1771-1846) (7) et L. Valentin (8) (1758-1829), grand ami de Jenner (qu'il visita à Gloucestershire) et grand propagandiste de la vaccination à laquelle Bertin ne fait aucune allusion ;

2) aux récits des chirurgiens de la Marine, prisonniers des Anglais : Brunet (9) (1770-1832), Dauphin (10), Bouchet (11) et Lavort (12) (1778-1858), qui avaient gardé de leur captivité « le plus détestable souvenir » (13). Il est certain que la mission de Bertin (14) fut beaucoup trop courte pour pouvoir dépeindre la vie quotidienne des prisonniers à bord des pontons. Il n'en eut aucune expérience.

## NOTES

(1) PREVOST P. : La vie médicale à Rennes à travers la biographie de François-Louis et de François-Marie Duval (1760-1865) - *Thèse Méd.*, Rennes, 1968, n° 749, 2 vol.

(2) Ne pas confondre Billard avec son père, F. Billard (1736-1808), premier chirurgien en chef du port de Brest, et avec Ch.-Michel Billard (1800-1832), médecin de l'Hôpital des Enfants Assistés, qui vit également à Londres.

(3) Sur Lefort et les prisonniers français en Angleterre, voir HUARD (P.), ROUSSEAU (A.) et WONG (M.) : Les prisonniers de guerre aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. *Comptes rendus du 91<sup>e</sup> Congrès National des Sociétés Savantes*, Rennes, 1966. Tome 1, pp. 87-91, et L. PELLET : La médecine navale française au XIX<sup>e</sup> siècle. *Thèse méd. Rennes*, 1966, n° 558, 107 p.

(4) BERTIN René-Joseph-Hyacinthe : Quelques observations critiques, philosophiques et médicales sur l'Angleterre, les Anglais et les Français, détenus dans les prisons de Plymouth. Paris, Barrois Jeune, 1801, XXIV - 135 p.

(5) Tenon eut des rapports particulièrement amicaux avec S.F. Simmons (1750-1813), de Londres, son correspondant favori. Il l'interroge sur les plus petits détails : « Je vois que l'on éclaire vos hôpitaux avec l'huile de baleine. J'ai perdu de vue les moyens qu'on emploie pour la rectifier, je vous prierais de me le mander. » (Lettre du 13-10-1788.) Il lui fait porter une lettre par une relation commune, le chirurgien prussien Goercke (1750-1822). Il le fait nommer son correspondant à l'Académie des Sciences en 1787, le jour même où Sir Joseph Banks est nommé associé étranger. En 1804, Simmons devient correspondant de l'Institut. De son côté, il recommande à Tenon deux étudiants qui vont à Paris, en août 1788. Le 23 juin 1789, il lui demande des éclaircissements sur une technique urologique française, la taille vésicale en deux temps.

Consulter à ce sujet : P. HUARD et M.J. IMBAULT-HUART : La cystostomie en deux temps. *Epistème*, 1970, n° 4, pp. 91-98 ; Le voyage de Jacques Tenon en Angleterre et ses conséquences. *Congrès international d'Histoire de la Médecine*, Londres, 1972 ; GREENBAUM Louis-S. : *The Commercial Treaty of Humanity* - La tournée des hôpitaux anglais par Jacques Tenon en 1787. *Revue d'Histoire des Sciences*, XXIV, n° 4, oct.-déc. 1971, pp. 317-350.

(6) Cf. GRMEK (M.B.) : Les reflets de la sphygmologie chinoise dans la médecine occidentale. *Biologie Médicale*, numéro spécial, 1962.

(7) ESTOR H. : Notes sur un voyage en Angleterre du Doyen Victor Broussonnet. *Monspelliensis Hippocrates*, 1966, tome IX, n° 31, pp. 17-20.

(8) VALENTIN L. : Deuxième fragment d'un voyage médical en Angleterre fait au printemps de 1803. *Journal général de Médecine*, Paris, an XIV, 1805, tome XXIV, pp. 297-318. (Description des pièces remarquables des musées de John et William Hunter (enfant à deux têtes, tumeur osseuse du col du fémur). Description du jardin botanique de Kiew avec les Kangourous. Visite de Bath, Bristol, Gloucester, Cheltenham, Oxford, Windsor. Visite à l'astronome Herschel à Slough.

(9) BRUNET Pierre : Voyage à l'Ile de France, dans l'Inde et en Angleterre, suivi d'un mémoire sur les Indiens, sur les vents des mers de l'Inde et d'une notice sur la vie du Général Benoît Deboigne. Paris, P. Mongie aîné, 1825, IV - 390 p.

(10) DAUPHIN A.D. : Considérations sur quelques maladies qui ont principalement exercé leurs ravages parmi les prisonniers français en Angleterre depuis 1803. *Thèse méd. Paris*, 1815, n° 55.

(11) BOUCHET L. : Dissertation sur les maladies qui affectent les prisonniers de guerre détenus à bord des pontons de Plymouth. *Thèse Méd. Paris*, 1813, n° 71.

(12) Cf. PELLET E., *opus. cit.*

(13) HUARD P. : Quelques conséquences médicales et scientifiques des guerres navales franco-anglaises au XVIII<sup>e</sup> siècle et à l'époque napoléonienne. *Histoire de la Médecine*, 1961, p. 85-89. Bertin raconte lui-même qu'un chirurgien du port de Rochefort, P.C. Tuffet (1769-1828) « fut jeté dans les fers et se trouvait menacé d'un sort plus rigoureux pour s'être écarté de la route qui lui était tracée, lors de sa rentrée en France et avoir pris quelques notes relatives à la tour de Londres ». Il n'y avait pas, d'ailleurs, que de mauvais moments dans les relations franco-anglaises.

C'est ainsi qu'en 1802, Mme Récamier fit un voyage triomphal terminé par une réception donnée par le Prince de Galles. Elle se lia avec Lady Elisabeth Foster, Ch. Fox, Erskine, Adair, Lord et Lady Holland, les duchesses de Bedford, Gordon et de Devonshire. L'Amirauté anglaise desserra également son blocus pour que l'Impératrice Joséphine puisse recevoir les plantes exotiques qui lui étaient destinées en 1811. De son côté, Napoléon n'osa pas s'opposer à une requête de Jenner. Quatre savants : Humphry, Davy, Turnbull et Grant, furent autorisés à traverser la France en 1813. Consulter F. PRIGENT : Contribution à l'étude des rapports médicaux franco-anglais du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle. *Thèse Méd. Rennes*, 1964, n° 411.

(14) Il ne faut pas confondre R.J. Bertin avec Etienne Bertin (1780-1874), médecin de notre ambassade à Londres, pendant 20 ans.